

James
Baldwin

Blues pour Sonny



folio**3**€

James
Baldwin

Blues pour Sonny



COLLECTION FOLIO

James Baldwin

Blues
pour Sonny

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-René Major*

Gallimard

James Baldwin est né en 1924 dans le quartier de Harlem à New York. Poussé par la misère, il quitte Harlem dans les années quarante et travaille comme ouvrier, puis plongeur et aide de cuisine.

En 1948, il décide de s'installer à Paris où il retrouve d'autres Américains expatriés. Ayant achevé son premier roman, *La conversion*, il repart à New York en 1952 pour essayer de se faire publier. Il écrit une pièce de théâtre, *Le coin des « Amen »*, qui ne sera jouée que dix ans plus tard. Peu à peu, il se révèle comme le porte-parole du mouvement intégrationniste. Il revient à Paris, puis s'installe à Saint-Paul-de-Vence où il meurt le 1^{er} décembre 1987.

Ses romans (*La chambre de Giovanni* ; *Un autre pays* ; *L'homme qui meurt*), ses nouvelles (*Face à l'homme blanc*) et ses essais (*Chroniques d'un enfant du pays* ; *Personne ne sait mon nom* ; *La prochaine fois, le feu* ; *Nous, les Nègres* ; *Le racisme en question*) l'ont fait connaître et il est considéré comme l'un des plus grands écrivains américains de sa génération.

Lisez ou relisez les livres de James Baldwin en Folio :

FACE À L'HOMME BLANC (Folio n° 2854)

LA PROCHAINE FOIS, LE FEU (Folio n° 2855 et Folio Bilingue n° 249)

UN AUTRE PAYS (Folio n° 2644)

L'HOMME QUI MEURT (Folio n° 6712)

CHRONIQUES D'UN ENFANT DU PAYS (Folio n° 7394)

J'appris la nouvelle par le journal, dans le métro, alors que je me rendais à mon travail. Je lus la nouvelle et ne pus y croire, et je dus la relire. Ensuite, je demeurai probablement là, les yeux fixés sur ce texte où s'inscrivait son nom, où l'on racontait l'affaire. Je demeurai devant cette nouvelle, dans la lumière bringuebalante du wagon, au milieu des visages et des corps des voyageurs, face à mon propre visage qui défilait à toute allure hors de la voiture, prisonnier de l'obscurité.

« Ce n'est pas vrai », me répétais-je en marchant de la station de métro au lycée. Et en même temps je ne pouvais en douter. J'avais peur, peur pour Sonny. Il existait de nouveau pour moi. Un gros bloc de glace fondait en moi et il continua à fondre toute la journée, pendant que je donnais mes cours d'algèbre. C'était une glace d'un genre particulier : elle fondait sans arrêt en faisant couler des filets d'eau froide dans mes veines, mais sans diminuer pour autant. Parfois cette eau glacée durcissait et semblait augmenter de volume au point que j'avais l'impression que mon corps allait éclater, ou bien que j'allais être étouffé, ou me mettre à hurler. Ceci se produisait toujours au moment où je me rappelais une chose précise que Sonny avait dite ou faite un jour.

À l'âge de mes élèves, il avait eu un visage clair et ouvert, très cuivré, de grands yeux bruns merveilleusement francs, une grande réserve et beaucoup de douceur. Je me demandai de quoi il avait l'air à présent. La veille, il avait été appréhendé au cours d'une descente de police dans un appartement du centre de la ville, pour avoir vendu et pris de l'héroïne.

Je ne pouvais y croire ; mais, ce que j'entendais par là, c'était que je ne pouvais me résoudre à accepter cette idée. Longtemps je l'avais repoussée. Je n'avais pas voulu savoir. J'avais eu des soupçons, je les avais écartés. Et il avait toujours été un bon garçon. Il n'était pas devenu dur, malaisant ou irrespectueux comme le deviennent si vite, si vite, les enfants de Harlem. Je n'avais pas voulu croire que je verrais jamais mon frère tomber dans la déchéance, le visage privé de toute clarté, dans l'état où j'en avais déjà vu tant d'autres. Et pourtant c'était arrivé, et j'étais là à parler d'algèbre à une bande de garçons qui, après tout, se piquaient peut-être chaque fois qu'ils allaient aux toilettes. Et peut-être cela les aidait-il à vivre davantage que l'algèbre !

J'étais certain que le jour où Sonny avait pris de la drogue pour la première fois, il n'était guère plus âgé que ces garçons aujourd'hui. Ceux-ci vivaient maintenant comme nous vivions alors. Ils grandissaient d'un seul coup et leurs têtes allaient cogner brusquement le plafond bas des possibilités qui leur étaient offertes. Ils se consumaient de rage. Tout ce qu'ils connaissaient réellement était deux sortes de ténèbres : les ténèbres de leur existence, qui se refermaient sur eux désormais ; et celles du cinéma, qui leur avaient dissimulé les premières, et dans lesquelles ils se réfugiaient farouchement pour rêver, à la fois plus unis et plus seuls qu'à n'importe quel autre moment.

Lorsque retentit la dernière cloche et que les cours furent terminés, je poussai un soupir de soulagement. Il me sembla l'avoir

retenu durant tout ce temps. Mes vêtements étaient humides de sueur. J'avais l'air d'un homme qui aurait passé l'après-midi entier dans un bain de vapeur sans se déshabiller. Je demeurai un long moment assis, seul dans la salle de classe. J'écoutais les garçons dehors qui criaient, juraient et riaient. Pour la première fois peut-être, leur rire me frappa. Ce n'était pas le rire joyeux que – Dieu sait pourquoi ! – l'on prête aux enfants. Celui-là était moqueur et cruel, son but manifeste était de blesser. Ce rire était désenchanté et donnait aussi une certaine force à leurs jurons. Je les écoutais peut-être parce que je pensais à mon frère et qu'à travers eux c'était lui que j'entendais. Et moi-même.

Un garçon sifflait une mélodie à la fois très simple et très compliquée. Elle paraissait venir de lui comme s'il avait été un oiseau et le son frais coulait dans la lumière vive sans se mêler aux autres sons.

Je me levai, allai à la fenêtre et contemplai la cour. C'était le début du printemps et la sève montait dans le corps de ces jeunes garçons. De temps à autre un professeur passait au milieu d'eux, rapidement, comme si il ou elle n'avait eu qu'une hâte, quitter cette cour et ne plus voir ces enfants ni penser à eux. Je commençai à rassembler mes affaires en songeant qu'il fallait que je rentre à la maison et que je parle à Isabel.

Quand j'arrivai au rez-de-chaussée, la cour était pratiquement déserte. J'aperçus dans l'ombre d'une porte quelqu'un qui ressemblait à Sonny. Je faillis l'appeler par son nom. Puis je vis que ce n'était pas lui, mais quelqu'un que nous avions connu, un jeune homme qui habitait notre pâté de maisons. Il avait été l'ami de Sonny. Il n'avait jamais été le mien, parce qu'il était trop jeune et, de toute façon, je ne l'avais jamais aimé. Et maintenant, bien qu'il fût devenu adulte, il continuait à traîner dans les mêmes parages ; il perdait

encore des heures à flâner aux coins des rues et il était toujours drogué et en loques. Il m'arrivait de le rencontrer quelquefois et il s'arrangeait pour me quémander vingt-cinq ou cinquante cents. Chaque fois il avait une excellente raison, et, je ne sais pourquoi, j'acceptais toujours.

Mais, cette fois, je fus soudain pris de haine pour lui. Je ne pouvais supporter sa façon de me regarder, moitié comme un chien, moitié comme un enfant fourbe. J'eus envie de lui demander ce qu'il fabriquait dans la cour de l'école.

Il s'approcha de moi en traînant les pieds et me dit :

— Je vois que tu as les journaux. Tu es donc déjà au courant.

— Tu veux parler de Sonny ? Oui, je suis déjà au courant. Comment se fait-il qu'ils ne t'aient pas pris ?

Il sourit. Cela l'enlaidit et me rappela aussi l'air qu'il avait étant enfant.

— Je n'étais pas là. Je me tiens à l'écart de ces gens.

— Tant mieux pour toi !

Je lui offris une cigarette et l'observai pendant qu'il l'allumait.

— ... Tu es venu jusqu'ici seulement pour m'apprendre la nouvelle à propos de Sonny ?

— En effet.

Il branlait un peu la tête et ses yeux avaient quelque chose d'étrange, comme s'ils allaient se croiser. Le soleil éclatant faisait luire sa peau très sombre, rendait ses yeux jaunes et laissait voir la saleté de ses cheveux crépus. Il sentait mauvais. Je m'écartai un peu de lui et dis :

— Eh bien, merci ; mais je le savais déjà. À présent, il faut que je rentre.

— Je vais t'accompagner un peu, dit-il.

Nous nous mêmes en marche. Il y avait encore quelques enfants qui traînaient dans la cour. L'un d'eux me dit bonsoir et examina avec curiosité l'homme qui m'accompagnait.

— Que vas-tu faire ? me demanda celui-ci. Je veux dire, à propos de Sonny ?

— Écoute-moi bien. Je n'ai pas vu Sonny depuis plus d'un an, et je ne suis pas certain que je vais faire quelque chose. D'ailleurs, que diable puis-je faire ?

— C'est vrai, s'empressa-t-il de répondre, il n'y a rien à faire. Je ne crois pas qu'on puisse encore grand-chose pour ce pauvre Sonny.

C'était ce que je pensais. Aussi me sembla-t-il qu'il n'avait pas le droit de le dire.

— Pourtant, Sonny m'a étonné, poursuivit-il.

Il avait une curieuse façon de parler. Il regardait droit devant lui, comme s'il s'adressait à lui-même.

— ... J'aurais cru que c'était un garçon malin. Je l'aurais cru trop malin pour se faire pincer.

— Je suppose, répliquai-je sèchement, que c'était ce qu'il croyait lui aussi, et que c'est ainsi qu'on l'a eu. Je parie que tu es fichtrement malin ?

Il me regarda droit dans les yeux pendant un moment.

— Je ne suis pas malin, finit-il par dire. Si je l'étais, il y a longtemps que je me serais servi d'un pistolet.

— Je t'en prie, ne me raconte pas tes malheurs. S'il n'avait tenu qu'à moi, je t'en aurais fourni un.

Puis je fus pris de remords, sans doute parce que je n'avais jamais pu imaginer que ce pauvre bougre était capable d'avoir des malheurs et, vraisemblablement, de bien tristes malheurs. Je m'empressai de lui demander :

— Que va-t-il lui arriver maintenant ?

Il ne répondit pas à ma question. Il était perdu dans ses pensées.

— C'est curieux, reprit-il du même ton que si nous discussions du chemin le plus court pour aller à Brooklyn, quand j'ai vu les journaux, ce matin, je me suis aussitôt demandé si je n'y étais pas pour quelque chose. Je me sentais responsable, en un sens.

Ce texte est extrait du recueil
Face à l'homme blanc (Folio n° 2854).

Titre original :
SONNY'S BLUES

© *James Baldwin, 1965. All rights reserved including
the right of reproduction in whole or part in any form.*
*This edition published by arrangement
with the James Baldwin Estate.*
© *Éditions Gallimard, 1968, pour la traduction française.*

Couverture : D'après photo © Bridgeman Images (détail).

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

TABLE DES MATIÈRES

J'appris la nouvelle par le journal,...

James Baldwin

Blues pour Sonny

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-René Major

« Certains échappaient à cette prison. La plupart y demeuraient. Ceux qui s'en échappaient laissaient toujours quelque chose d'eux-mêmes en arrière, comme certains animaux qui se coupent une patte et la laissent dans le piège. Peut-être, après tout, aurait-on pu dire que je m'étais évadé puisque j'étais professeur, ou que Sonny s'était évadé puisqu'il ne vivait plus à Harlem depuis des années ; et pourtant, tandis que le taxi roulait dans les rues qui paraissaient s'emplir rapidement de Noirs et que j'observais à la dérobée le visage de Sonny, il me vint à l'esprit que ce que nous cherchions tous deux à travers les vitres de cette voiture, c'était cette partie de nous-mêmes que nous avions laissée en arrière. »

Dans cette nouvelle de 1957, Baldwin tisse magistralement le destin de deux frères, deux « enfants de Harlem ».

Ce texte est extrait du recueil *Face à l'homme blanc* (Folio n° 2854).

Cette édition électronique du livre
Blues pour Sonny de James Baldwin
a été réalisée le 25 juin 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070384013 - Numéro d'édition : 164019).
Code produit : Q09483 - ISBN : 9782073082251.
Numéro d'édition : 640421.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo